

LE

Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH .

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL.

EUS SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR. 10 RUE ST VINCENT.

1874

Ce que pèse un brin de paille.

(LÉGENDE DU MOYEN ÂGE.)

Il faut lire la Vie des Saints dans le même esprit qui l'a dictée. (JULES JANIN.)

A une époque où la science de la police était moins avancée que de nos jours, un homme riche et puissant vivait dans un château isolé dont il ne sortait que pour aller guerroyer, ravager les champs de ses voisins, saccager les villages, arrêter les voyageurs sur les chemins et les rançonner. Cet homme était si pervers et si cruel que rien d'humain ne semblait lui être resté au cœur, sinon l'amour pour sa femme, personne vertueuse et sainte qui passait les jours et les nuits à pleurer les méchantes actions de son mari, et à demander à Dieu qu'il lui pardonnât. En vain ce mari s'efforçait-il de l'entourer de toutes les jouissances que peuvent procurer le luxe et la richesse, la dame infortunée ne pouvait jouir de rien : elle ne désirait, elle ne rêvait que la conversion de son époux.

Une nuit d'hiver par une horrible tempête où le ciel semblait avoir déchaîné tous les éléments comme pour en finir avec la terre, la châtelaine était assise devant une grande cheminée où flambait un feu pétillant. Le vent mugissait dans les tours comme irrité de leur résistance, les nuages lançaient leurs averses avec fureur, aucun être vivant qui n'eut cherché un refuge contre l'inclémence de cette lugubre nuit ; cependant le seigneur du lieu n'était pas revenu de ses courses aventureuses ; l'épouse consternée priait.

On entendit frapper à la porte, et bientôt après un domestique entra et dit à sa maîtresse que deux pauvres moines harassés de fatigue, à demi morts de froid et de faim, et qui s'étaient égarés dans ce pays sauvage, demandaient pour la nuit l'hospitalité au château, ne fut ce que dans l'étable.

La bonne dame fut saisie, car elle savait que son mari

détestait les moines, et sa soumission envers lui était si grande qu'elle n'osait pas même faire le bien sans son bon plaisir. Mais comment repousser l'humble requête de ces hommes vénérables ?

“ Monseigneur n'en saura rien, se prit à dire le bon serviteur qui, en voyant sa maîtresse indécise, devina sa pensée ; à la pointe du jour ils s'en iront.”

La châtelaine donna son assentiment, en recommandant au domestique de les bien cacher dans l'écurie.

A peine sortait-il de la chambre, qu'on entendit le son d'un cor et le galop des chevaux annonçant l'arrivée du maître. Presque aussitôt celui-ci entra, et après avoir remplacé son armure teinte de sang par un riche vêtement de soie doublé de fourrure, il prit place avec sa femme devant une table abondamment servie de mets succulents, et sur laquelle d'innombrables bougies blanches, fines et douces comme la neige, répandaient leur pure et mélancolique lumière.

La châtelaine, richement habillée d'une robe de velours vert brodé d'or et de pierreries, ne mangeait pas ; l'éclat des bougies se reflétait dans les diamants qui couvraient son front et dans les larmes qui sillonnaient ses joues et ajoutaient à sa parure, car ces larmes étaient de celles qui viennent du cœur et qui embellissent le visage.

“ Qu'avez-vous ? ” lui demanda affectueusement son mari.

Elle ne répondit pas.

“ Aviez-vous peur pour moi de l'horrible tempête de cette nuit ? Eh bien ! chassez toute frayeur, à présent que me voici sain et sauf, en dépit de Satan ! ”

La belle châtelaine ne répondait rien et continuait à pleurer, car les larmes sont des sœurs bien unies ; elles se suivent l'une à l'autre, et après la première il en vient mille.

Mais lui qui devait à son bon ange d'avoir gardé, comme un ancre de salut, son amour pour sa femme, s'affligea de la voir pleurer et lui dit :

“ Expliquez-moi, Madame, ce qui vous désole, et je jure par mon épée de sécher vos larmes, si cela est en mon pouvoir.”

— Monseigneur, dit-elle, je pleure, parceque tardis que nous jouissons ici de tous les biens de la vie, il y a des gens qui manquent du nécessaire; parceque tandis que cette flamme s'élève vive et joyeuse, et nous envoie sa chaleur comme une caresse, il y en a qui grelottent de froid.....tandis que par leur fumet savoureux ces mets excitent notre appétit, d'autres ont faim.....voilà pour quoi mon cœur se serre et pourquoi je ne puis manger ?

— Mais, Madame, reprit le mari, qui doit, à votre connaissance, se meurt de froid et de faim ?

Et la dame encouragée par cette réponse, où elle crut entrevoir que son mari commençait à être touché, se hardit à tout révéler et répondit :

— Deux pauvres Religieux, Monseigneur, qui m'ont demandé asile et qui sont dans l'écurie.”

Le mari fronça le sourcil.

“ Des moines ! dit-il, des fainéants, des gloutons, des coquins qui voudraient se bien traiter à mes dépens ! ”

“ Ils ne m'ont demandé qu'un abri et un peu de paille.”

Le châtelain appela ses gens.

“ Oh ! seigneur, seigneur, s'écria en sanglotant la châtelaine, ne les chassez pas, souvenez-vous de votre promesse ! ”

— Soyez tranquille, lui répondit son mari, ils mangeront, ils se chaufferont, et par dessus le marché ils m'amuseront. Vous allez voir ! ”

Et il ordonna à ses domestiques de les amener en sa présence.

Pourtant, lorsque comparurent les deux Religieux, l'humour ironique et railleuse du châtelain se dissipa, comme se dissipe aux premiers rayons du soleil le froid et épais brouillard qui, la nuit, s'est exhalé d'un marais. Par un mouvement involontaire il se leva, et une plaisanterie impie qui allait s'échapper de ses lèvres s'y arrêta, comme un serpent qui se replie et rentre dans son repaire. C'e

qu'il y avait sur le visage du plus âgé de ces moines, dans les cheveux blancs qui couronnaient sa vieillesse, dans la sérénité de son regard, dans la gravité de ses traits, une dignité qui imposait, une douceur qui attire, une autorité qui devait émouvoir et dominer une âme même glacée et corrompue.

Le châtelain fit asseoir les deux étrangers à sa table, et garda un moment le silence ; mais le Religieux, fidèle à sa mission, commença à faire entendre la parole de Dieu dans ce lieu d'où elle avait été bannie depuis longtemps pour se réfugier au cœur de la châtelaine, comme en un sanctuaire.

Le mari se taisait, et tout en écoutant, regardait son épouse qui, les mains jointes, les yeux pleins d'anxiété, regardait le missionnaire et l'écoutait attentivement.

Après le souper, le châtelain prit une bougie, l'alluma et conduisit lui-même ses hôtes à la meilleure chambre du château, où les attendaient de beaux lits dorés, garnis de matelats de soie ; mais les religieux refusèrent d'en user, disant qu'ils ne couchaient jamais que sur la paille.

Alors le châtelain descendit lui-même à l'écurie, et en rapporta une charge de paille qu'il étendit sur le parquet.

“ Mon père, dit-il en brisant d'un généreux effort la glace qui pesait sur son cœur, mon père, je voudrais revenir à Dieu, mais il n'est pas possible que le Seigneur me pardonne tous mes crimes.

— Quand vos péchés, répartit le missionnaire, passeraient en nombre les grains de sable de la mer, les gouttes d'eau des nuages, ou les étoiles du ciel, le repentir les effacerait tous, et la clémence de Dieu les pardonnerait ; c'est pourquoi le pécheur endurci n'a point d'excuse et c'est aussi ce qui fera son désespoir éternel.”

Alors le châtelain se mit à genoux, se confessa, et d'abondantes larmes de contrition tombaient de ses yeux sur la paille où il s'était agenouillé.

Lorsque le missionnaire, après avoir rendu grâce au Dieu de toute miséricorde, se fut endormi, il se sentit

transporté devant le divin tribunal; l'éternelle justice tenait en main la balance qui pèse le bien et le mal : une âme allait être jugée : c'était celle du châtelain. Satan, avec l'insolence du triomphe, paraissait mettre dans un des plateaux de la balance l'amas énorme de ses iniquités; les bons anges se couvrirent la face d'horreur et de désolation; l'âme exhala un gémissement de douleur.

Alors son ange gardien s'approcha, cet ange si doux, si patient, si beau; cet ange qui nous met le repentir au cœur, les larmes dans les yeux, l'aumône à la main, la prière sur les lèvres. Il apportait quelques brins de paille mouillés de larmes; il les mit dans l'autre plateau.

L'âme fut sauvée.

Le lendemain matin, quand le Religieux se leva, il trouva tout le château dans la consternation.

Il en demanda la cause.

Le châtelain était mort dans la nuit.

Hugh Murray, chevalier sans peur et sans reproche.

Hugh Murray, soldat de Dieu et chevalier du Pape, a trouvé la mort à Maurèse, ville fortifiée que l'armée de Don Carlos venait de prendre. Ce Zouave Canadien avait conduit à l'assaut et à la victoire le bataillon des Zouaves que renferme cette armée. Il est tombé les armes à la main, la prière sur les lèvres, le scapulaire du Sacré-Cœur sur sa noble poitrine.

La vie de ce chevalier *sans peur et sans reproche* sera écrite. Cette vie devra avoir pour auteur un compagnon du héros, écrivant avec le même esprit qui l'animait lui-même dans les combats.

Depuis 1819 il s'était consacré à la défense du Pape. Onze ans il avait servi dans l'armée pontificale. Il unissait en son noble cœur les grandes qualités guerrières du soldat irlandais et du militaire français. C'était un lion dans le combat, un saint partout ailleurs : ou plutôt c'était partout un chevalier chrétien, pieux, chaste et indomptable.

Répondre son sang pour l'Eglise, c'était à ses yeux le plus grand bonheur ; c'était son ambition. Lorsqu'à Montana il se sentit blessé, il crut un instant qu'il allait mourir. Il s'écria joyeusement : *En avant mes enfants*. Plus tard, en étant revenu, il disait : " être venu si proche de la mort et avoir manqué son coup ; avoir manqué à être enterré aux Catacombes ! quel malheur !....."

Après l'entrée des brigands Piémontais à Rome, en septembre 1870, la capitulation le força à remettre son épée au fourreau.

Depuis, il n'était pas resté oisif. Il avait beaucoup écrit ; et jamais dans ses écrits, il ne perdait de vue le but de sa vie : la délivrance du Pape et le triomphe de l'Eglise. Il était par excellence le soldat défenseur de l'Eglise. C'est lui qui a donné l'idée de l'*Union Catholique* à New-York, ainsi que celle du *pèlerinage* fameux qui va avoir lieu prochainement d'Amérique à Rome.

En juin dernier, il partit pour aller combattre en Espagne avec ses chers Zouaves. " L'Espagne n'est pas Rome, disait-il, mais c'est le chemin qui y conduit." Et c'est parce qu'à ses yeux, le triomphe de la cause de Don Carlos devait aider au triomphe de Pie IX, qu'il alla se ranger sous les étendards de ce prince. Mais c'était toujours pour le Pape-Roi qu'il combattait. Il disait en partant pour sa dernière croisade : hélas ! les beaux jours de la chevalerie sont passés !.....

Sa vie entière prouve qu'il se trompait, en ce point puisqu'à chaque pas de sa carrière il s'est montré lui-même chevalier sans peur et sans reproche.

Hugh Murray mérite de figurer au premier rang parmi cette vaillante jeunesse qui, rassemblée de tous les pays, a prouvé à notre siècle égoïste que la vraie chevalerie existe toujours. Son nom est une des plus pures gloires du Canada.

Découverte impayable sur les Boissons.

Ce qui suit est extrait d'une lecture faite dernièrement par M. le Docteur Lavallée à Ottawa.

Après avoir mentionné les différentes substances d'où peut se tirer l'alcool usité dans le commerce telle, que le grain, la féculé, la betterave, le Dalhia etc, on a aussi proposé, ajoute Mr. le lecteur, d'en produire avec le maïs, les carettes et même avec les *vieux chiffons* de toile et de coton, la sciure de bois, etc.

Ceci Mesdames et Messieurs, continue-t-il, vous paraîtra sans moyen étonnant. Eh bien! la chose existe pourtant et même assez près de nous. A Chicago un Ecossais, prépare de l'alcool avec des *balayures et des ordures de rue, les restes pourris de toute provenance, les rats morts et quantité d'autres horreurs pareilles*. On fait bouillir ensemble ces abominables débris qui donnent d'abord une bonne quantité de graisse. Le reste se distille et fournit un alcool suffisamment limpide. Avec dix charretées de pareilles saletés on obtient l'un portant l'autre 30 livres de graisse pour la savonnerie, et 40 gallons d'alcool, qui probablement nous est présenté sous différentes formes et qu'un grand nombre d'habitues avalent avec délices.....
.....On ne saurait donc trop mettre le public en garde contre ces boissons de toute nature et dénomination, remplies de poisons les plus subtils les plus dangereux et les plus violents, tels que l'acide prussique, la strychnine, l'arsenic, la sulfate de cuivre ou vert-de-gris, sans compter la distribution des rats morts et autres ordures; boissons que malheureusement on trouve à tous les coins de rue et qui sont effrontément distribuées publiquement et sans licence.

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

L'épouse de Désiré Plante; Antoine Sarazin; J. Bte. Richard Pierre Girard; Etienne Blean; l'épouse de Ls. Bélec; Eustache Perreault; l'épouse de Michel Lagarde, Louise Blanchette Joseph Valin; Louis Dessenin.